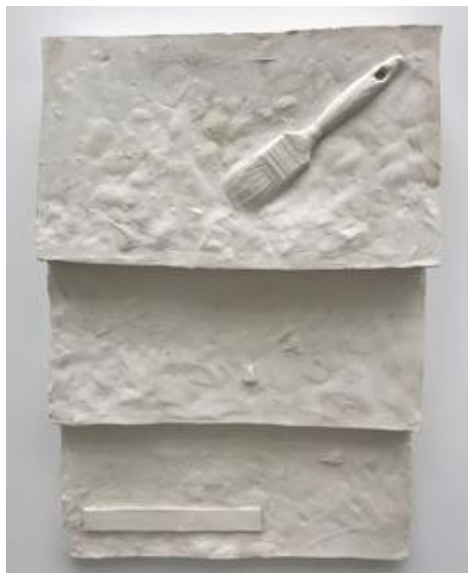


Le sol pour horizon

Des fondations de chantiers abandonnés aux carrés de terre des archéologues, Arthur Aillaud exhume avec patience les minutieux détails de tableaux paysagers dont l'humain n'est jamais absent...

En avril 2016, il inaugurerait l'antenne bruxelloise de la Galerie La Forest Divonne, avec qui il collabore à Paris depuis 2006. Quatre ans après ce très beau solo show, on retrouve Arthur Aillaud aux cimaises de la verrière saint-gilloise avec un travail à la fois pictural et sculptural, développement inédit dont Bruxelles a la primeur. Né en 1973, Arthur Aillaud articule ses différentes pratiques – dessin, peinture, collage – principalement autour du paysage – montagnes, plaines, vues aériennes et nocturnes de villes tentaculaires... L'artiste y insère souvent des constructions énigmatiques, comme c'était le cas dans les tableaux montrés en 2016, où les vues de nature étaient recouvertes par de grandes formes géométriques qui en masquaient la profondeur et sectionnaient les lignes de fuite. « *Mon travail peut prendre des formes variées allant d'une peinture figurative aux limites de l'abstraction. J'ai toujours peint des paysages parce que j'aime ça, très simplement, c'est intime. Même si elle est souvent discrète, à distance voire invisible, la présence humaine y est toujours centrale et essentielle.* »

Sous le signe du « sol », l'artiste révèle cette fois ses dernières obsessions avec, d'une part, un grand intérêt pour la nature perturbée par le béton – des silhouettes de chantiers se découpant sur un ciel limpide, mystère de constructions en devenir, dans l'attente, qui rappellent la silhouette de temples antiques – et, d'autre part, une réflexion sur l'archéologie, fil rouge de son travail depuis deux ans. Huit très petits dessins programmatiques,



Sans titre (Bas-relief B), 2020, plâtre, 57 × 40 × 11 cm, 4.000 euros. © GALERIE LA FOREST DIVONNE.

« Temple blanc », 2020, huile sur toile, 130 × 162 cm. © GALERIE LA FOREST DIVONNE.



réalisés pendant le confinement, ouvrent ainsi l'exposition comme un index. On y voit sous forme de fragments des archéologues ou leurs mains en plan serré, des vues de fouilles qui pourraient être abstraites si ce n'était le souci d'un détail qui donne l'échelle. Réalisés aux crayons de couleur sur des cartons d'emballage découpés – pénurie de supports, impossibilité de se rendre à l'atelier au printemps dernier – ces esquisses minutieuses, à la texture particulière, varient les focales, les lumières, les points de vue, et font écho aux autres tableaux présentés. Chez Aillaud, une tension permanente existe entre l'idée et sa représentation, entre le souci du rendu naturaliste et la trace du geste, l'ébauche du mouvement, créant un contraste entre certaines zones très travaillées et d'autres brossées à la hâte à partir d'un jus plus liquide : « *Les tableaux se succèdent et se répondent sous la forme d'un débat contradictoire qui rend visible le cheminement de la pensée.* » L'homme impose un va-et-vient constant entre planéité et profondeur, élaborant un dialogue très soutenu, au sein d'une même toile, entre nature et architecture, abstraction et figuration : « *Les chemins de traverse sont nombreux et il existe en réalité des nuances et un va-et-vient autour de ces idées. Le cadre de mon travail reste ouvert et les relations entre ces peintures évoluent en permanence.* » Attentif à garder une certaine économie de moyens, l'artiste utilise la réserve de la toile – blanche ou préparée –, sur laquelle il vient ajouter les détails et les ombres, ce qui crée une lumière assez étonnante. Une peinture intelligente, souvent sans titres, pour ne pas imposer une interprétation.

DE LA TOILE À LA SCÈNE

Entreprenant des recherches d'images variées qu'il puise sur le web – paysages, personnages, architectures – et garde telles quelles ou modifie, coupant, collant, recomposant pour réaliser la « maquette » d'un tableau en devenir, Arthur Aillaud reconnaît que le grand défi, à ses yeux, est de partir d'images numériques, immatérielles, et de leur donner corps en peinture. Un goût de la mise en scène, du travail sur l'espace et la lumière qui n'est pas sans lien avec les arts vivants, l'artiste ayant collaboré à de nombreuses re-

prises avec le milieu du théâtre et de l'opéra pour l'élaboration de décors. Un intérêt pour le volume et la mise en espace qui prend également corps dans ses bas-reliefs et ses sculptures : « *À l'origine, j'ai travaillé sur ces objets avec dans l'idée de faire des maquettes qui me serviraient de modèles pour les tableaux. Cela me permettait de tourner autour des architectures et de trouver de meilleurs angles de vue comme on aurait pu le faire sur le motif.* » Ces objets d'ateliers ont finalement pris leur autonomie : « *Leur présence échappait à la dimension narrative des tableaux et prolongeait logiquement le travail amorcé en peinture sur l'architecture et l'espace. D'une certaine façon, je donnais leur matérialité aux constructions de la peinture en les faisant sortir du tableau pour les emmener vers le bâti, le concret.* » Les voici présentés comme autant d'objets excavés des chantiers de fouilles, révélant détails archéologiques dans leur matière même (carton, bois, fil de fer, plâtre).

ALIÉNOR DEBROCCQ

► « Arthur Aillaud. Sol. Sculptures et peintures », jusqu'au 6 mars, 11 à 19 h, Galerie La Forest Divonne, 66 rue de l'Hôtel des Monnaies, 1060 Bruxelles, 02.544.16.73, www.galerielaforestdivonne.com



Archéologue - mèche, 2019, huile sur toile, 55 × 46 cm, 3.800 euros. © GALERIE LA FOREST DIVONNE.